Document generated on 07/14/2025 8:35 p.m.

Politique et Sociétés

Raison et déraison du mythe : au coeur des imaginaires collectifs, de Gérard Bouchard, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2014, 230 p.

André Bernier

Volume 35, Number 2-3, 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1037023ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1037023ar

See table of contents

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (print)
1703-8480 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bernier, A. (2016). Review of [*Raison et déraison du mythe : au coeur des imaginaires collectifs*, de Gérard Bouchard, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2014, 230 p.] *Politique et Sociétés*, *35*(2-3), 273–276. https://doi.org/10.7202/1037023ar

Tous droits réservés © Société québécoise de science politique, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

per des pratiques analytiques encourageant les analystes et les observateurs à imaginer l'ensemble des possibilités et à « routiniser » les intuitions pour anticiper les risques. Le spéculatif, l'intuitif et le raisonnement probabiliste entrent à présent en dialectique dans l'usage des algorithmes (p. 58-59). Pour Amoore, ce n'est finalement pas la précision de l'analyse et de la collecte de données qui est la source des préoccupations des gestionnaires du risque, mais davantage l'intelligibilité des réponses apportées par les algorithmes, pourtant sur des bases de données parcellaires. Les algorithmes permettent par conséquent d'offrir une grille facilitant la prise de décision, sans en interroger pour autant la pertinence.

La seconde partie de l'étude, c'est-à-dire les chapitres 3 et 4, se penche sur les « espaces » où se manifestent le plus les politiques ancrées dans cette volonté d'anticiper les risques. Amoore les qualifie d'ailleurs de *politics of possibility* (politiques du possible). Les frontières sont de loin l'espace où les politiques du possible sont les plus aisées à constater (p. 102-103). Les fragments de connaissance sur les individus, obtenus par le biais des outils de surveillance, telles les technologies biométriques, sont assemblés pour évaluer le degré de dangerosité des voyageurs. Les associations et les mises en relation de données se font ainsi sur des facteurs discriminants et un ensemble de présupposés que la technologie n'efface pas mais prolonge.

Enfin, la troisième partie, soit les chapitres 5 et 6, traite des « effets » des politiques du possible. Ces deux chapitres se penchent davantage sur les conséquences du paradigme du risque sur notre appréciation de la causalité et de la connaissance. Les considérations méta-théoriques et épistémologiques sont explorées de manière pluridisciplinaire pour souligner l'ambiguïté des raisonnements intégrés au paradigme du risque. Ceux-ci croisent, pour Amoore, les considérations esthétiques de description des objets, illustrées dans l'œuvre de William Hogarth, un artiste anglais du dix-huitième siècle, avec un entendement de la causalité inspirée des théories se penchant sur la mécanique quantique (p. 131-132). La mise en parallèle de ces deux univers idéationnels est particulièrement audacieuse. L'objectif de l'auteure est dès lors de démontrer l'incomplétude, la fragilité et la contingence des politiques du possible (p. 25-26). Il est toutefois difficilement atteint. Ces deux derniers chapitres sont de loin les moins efficaces de l'ouvrage. L'auteure mobilise un outillage conceptuel particulièrement complexe, sans mettre suffisamment en relation les questions de représentation et de causalité, ce qui rend le propos particulièrement opaque.

L'ouvrage est toutefois impressionnant par le travail empirique remarquable réalisé par l'auteure, dans un domaine peu accessible à l'analyse par les sciences sociales en général. Les difficultés majeures associées à une pareille entreprise sont de comprendre la logique sous-jacente des algorithmes et des outils d'analyse et de gestion des risques. À cela s'ajoutent les difficultés pour un chercheur de recueillir des données aussi sensibles dans le but d'en faire un examen critique. Louise Amoore réalise donc un vrai tour de force avec *The Politics of Possibility*, qui permet de questionner les nouvelles logiques des décisions politiques touchant aux enjeux de sécurité. Cet ouvrage, qui se focalise davantage sur les outils quantitatifs, pourrait être complété à l'avenir par l'exploration d'outils de nature plus qualitative dans l'analyse du risque, car ceux-ci sont plutôt délaissés dans ce livre.

Adib Bencherif
École d'études politiques, Université d'Ottawa
abenc026@uottawa.ca

Raison et déraison du mythe : au cœur des imaginaires collectifs, de Gérard Bouchard, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2014, 230 p.

Gérard Bouchard, titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur les imaginaires collectifs, est historien et sociologue à l'Université du Québec à Chicoutimi. L'essai de sociologie culturelle qu'il propose est

motivé par un constat, exposé en introduction de l'ouvrage : la sociologie et les sciences sociales dans leur ensemble ont délaissé l'étude du mythe dans les sociétés contemporaines. Pourtant, l'auteur soutient que le mythe occupe toujours une place fondamentale dans le monde actuel. Il rejette donc d'emblée le positionnement confinant le mythe aux collectivités pré-modernes, selon lequel la modernité aurait graduellement réduit le territoire du mythe comme peau de chagrin, ne laissant subsister que quelques vestiges voués à disparaître. Pour lui, le mythe demeure un incontournable mécanisme social pour toute société qui cherche à se penser, se poser ou se projeter de façon efficace dans le temps et l'espace.

L'essai s'articule autour d'un questionnement central, soit expliquer pourquoi certaines idées parviennent à « acquérir un rayonnement et une autorité confinant au sacré, de telle sorte qu'elles pourront s'imposer aux consciences et influer durablement sur les comportements individuels et collectifs » (p. 13). Ce faisant, il montre comment le mythe, situé à la charnière du social et du culturel, travaille en profondeur la société en usant de puissants ressorts émotifs.

Dans le premier chapitre, Bouchard situe le mythe au sein de l'univers de la culture en ayant recours au concept d'imaginaire collectif. Même si ce concept peut être appliqué à diverses échelles, de la famille à la nation en passant par l'organisation, *Raison et déraison du mythe* se concentre sur la société et la nation. L'imaginaire collectif, tel que le conçoit l'auteur, se compose de quatre dimensions. La première est celle de l'inconscient, des pulsions et des instincts, la seconde concerne les substrats cognitifs et les archétypes, ensuite viennent les catégories analytiques et, enfin, la dernière dimension recouvre les schémas culturels ou les représentations collectives socialement produites. C'est dans ce dernier niveau que s'inscrit le mythe.

Le deuxième chapitre précise l'objet de la réflexion en définissant le concept de mythe social. En effet, si plusieurs types de mythes peuvent être identifiés (social, religieux, philosophique, allégorique, scientifique), c'est le premier qui se situe au cœur de l'analyse. Notons ici que la typologie proposée montre rapidement ses limites, comme le concède d'ailleurs l'auteur. Le mythe social est défini comme une représentation collective historiquement et socialement située, fondée sur des archétypes, stratégiquement produite et utilisée, amalgamant la vérité et la fiction, mue par l'émotion davantage que par la raison, et qui est porteuse de sens, de valeurs et d'idéaux. De plus, et c'est ici l'attribut le plus important pour le distinguer des représentations non mythiques, le mythe dispose d'un caractère sacré, dont il tire une autorité qui lui permet d'échapper aux remises en question. De ce fait, il bénéficie généralement d'une grande longévité. Précisons que Bouchard distingue le mythe social de l'idéologie, laquelle est une construction argumentative se voulant davantage rationnelle et cohérente, avec une orientation politique claire qui comporte une dimension programmatique, car elle fait la promotion d'une voie d'action. Néanmoins, les idéologies entretiennent une relation étroite avec les mythes, puisque c'est en s'appuyant sur eux qu'elles obtiennent une part de leur force de persuasion et de leur capacité à mobiliser les populations. Le mythe sert en quelque sorte de ressort symbolique, pour lequel l'argumentation n'est pas nécessaire.

Dans le troisième chapitre, le plus volumineux de l'essai, Bouchard examine le processus d'élaboration du mythe, la mythification, où interviennent huit éléments distincts : la construction du sujet désigne le public auquel s'adresse le mythe ; l'ancrage est le renvoi à au moins un événement significatif du passé ; l'empreinte est une émotion positive ou négative, à la fois profonde et durable, qui est directement associée à l'ancrage ; l'éthos constitue la traduction de l'empreinte en un ensemble de croyances, dispositions, normes, valeurs ou attitudes ; la sacralisation, étape cruciale de la mythification, voit s'opérer un « saut cognitif » par lequel l'émotion devient le moteur premier de la conscience dans le rapport à la représentation concernée ; le récit est la traduction du mythe en message

suivant diverses voies, par exemple le conte, l'iconographie ou la commémoration ; les techniques de persuasion permettent la (re) formulation du message pour en assurer la diffusion dans la population ; enfin, les acteurs sociaux, étroitement associés aux éléments précédents, jouent le rôle d'initiateurs et de promoteurs en tissant diverses relations de pouvoir.

La mythification est modélisée par Bouchard comme une dynamique comportant quatre pôles en interaction, soit les éléments présents dans l'imaginaire collectif, les acteurs ayant des visées stratégiques, la population ciblée et les relations de pouvoir qui les unissent. En proposant le concept de mythification, l'auteur cherche à ouvrir un large terrain d'enquête pour l'étude du mythe dans une perspective dynamique. Soulignons que le modèle proposé est intéressant, mais qu'il demeure néanmoins très schématique et que son fonctionnement soulève certaines questions (les relations de pouvoir sont-elles réellement un pôle distinct des acteurs ?). Le pôle des acteurs souligne la fonction essentiellement instrumentale du mythe social pour Bouchard. Cependant, le processus de mythification demeure ouvert et imprévisible, car aucun joueur ne le contrôle totalement. De plus, les mythes peuvent être délibérément créés, mais une fois entrés dans l'imaginaire collectif ils acquièrent une vie propre et peuvent constituer une ressource pour d'autres acteurs.

Le mythe ne doit pas être jugé sur la base de sa véracité, mais plutôt sur celle de son efficacité symbolique, laquelle n'est en soi ni bonne ni mauvaise. En effet, le mythe est susceptible d'être mobilisé pour des causes aussi variées que le nazisme ou les droits de l'homme. Dans le quatrième chapitre, Bouchard s'intéresse donc aux conditions d'efficacité du mythe, ce qui se traduit par une longue énumération de facteurs. Certains d'entre eux sont intrinsèques, d'autres dépendent des interactions qui se créent avec d'autres mythes ou éléments de l'imaginaire collectif. Cependant, quelques facteurs se confondent ou empiètent sur des éléments vus dans les chapitres antérieurs. Par exemple, le parasitage aurait pu être présenté parmi les techniques de persuasion, au chapitre précédent. À notre humble avis, cette partie du livre est un peu moins intéressante que les autres.

Le thème du déclin et du remplacement du mythe est abordé très succinctement en quelques endroits de l'ouvrage, ce qui est un peu regrettable. Les causes probables identifiées par l'auteur sont la perte de résonance d'une ou plusieurs des composantes du mythe par rapport à son contexte social et la compétition avec d'autres mythes en émergence. Ce dernier élément est en accord avec la thèse de Bouchard voulant que, puisqu'il échappe en grande partie à la critique rationnelle, le meilleur adversaire qui puisse être opposé au mythe demeure un autre mythe.

La dernière partie du livre, très courte, propose une « architecture » des mythes au sein des imaginaires. L'auteur y distingue deux types de mythes sociaux d'inégale importance. Ainsi, les mythes directeurs sont des « arrangements symboliques fondamentaux » (p. 163) qui participent à la création d'autres mythes, dits dérivés. Les premiers sont peu nombreux dans une société et changent très lentement. Un exemple québécois que donne Bouchard est celui du destin national inachevé, interrompu par la Conquête anglaise en 1760. Les seconds sont présents en plus grand nombre et évoluent plus étroitement avec la société. Parmi les exemples qu'il donne pour le Québec, mentionnons l'anticolonialisme et la défense de la langue française. Les mythes dérivés peuvent eux-mêmes être la source d'autres mythes, ce qui conduit Bouchard à affirmer que les mythes adoptent une structure pyramidale, c'est-à-dire une première couche de quelques mythes directeurs sur laquelle se superposent d'autres strates de mythes dérivés. Ce chapitre discute également des façons dont les mythes peuvent se combiner ou s'opposer.

S'adressant en particulier aux sociologues, l'essai de Bouchard intéressera néanmoins un vaste public. Les nombreux exemples fournis, bien que succincts, piquent la curiosité et la lecture est en règle

générale aisée même si le texte est parfois dense. *Raison et déraison du mythe* constitue à cet égard une belle porte d'entrée pour quiconque désire aborder l'étude du mythe. Il permet de découvrir une terminologie et de nombreux concepts spécifiques. Ces derniers sont présentés et généralement discutés en faisant appel aux auteurs importants. Ainsi, le lecteur curieux trouvera dans ce livre de nombreuses références utiles vers les travaux fondateurs de ce champ de recherche. En outre, l'index en fin de volume facilite son utilisation comme référence.

En guise de remarque ultime, nous sommes d'avis que le mythe n'est pas totalement délaissé par les chercheurs qui étudient les sociétés contemporaines et que des travaux dans diverses disciplines recoupent plusieurs de ses manifestations, quoique en leur donnant des noms différents. Certains sont d'ailleurs mentionnés au passage dans *Raison et déraison du mythe*. C'est le cas notamment des paradigmes de politiques publiques, que Bouchard classe dans les mythes scientifiques, mais qui pourraient aisément être placés parmi les mythes sociaux. En effet, les frontières délimitant les types de mythes sont notoirement poreuses. De même, la notion de référentiel global de Pierre Muller ne peut-elle pas être apparentée à une forme de mythe social ? Ces remarques n'enlèvent rien à l'attrait de l'invitation lancée par Gérard Bouchard, bien au contraire, elles paraissent même y ajouter l'attrait supplémentaire d'un regard multidisciplinaire, voire transdisciplinaire, porté sur les multiples conceptualisations d'un objet commun.

André Bernier
École d'études politiques, Université d'Ottawa
abern082@uottawa.ca

Quelle laïcité ?, de Bruno Demers et Yvan Lamonde, Montréal, Médiaspaul, 2013, coll. « Dialogue », 115 p.

Dans cette édition de la collection « Dialogues », Bruno Demers, théologien et professeur à l'Institut de pastorale des Dominicains de Montréal, et Yvan Lamonde, historien des idées au Québec, se penchent sur les dilemmes que pose le pluralisme dans lequel notre société est engagée vaille que vaille et proposent une évaluation des argumentaires proposés à l'appui de la laïcité et de la neutralité de l'État en matière de religion. Il s'agit d'un retour décanté sur l'épisode controversé du projet de charte élaboré par le Parti québécois en 2013, qui entend recadrer un débat enlisé dans l'accaparante question des signes religieux ostentatoires. Les auteurs s'accordent sur la nécessité de parvenir à un arrangement institutionnel capable de défendre les principes qui animent nos sociétés modernes et démocratiques tout en respectant la diversité des cultures et des cultures religieuses, mais leurs positions respectives s'étayent sur deux sensibilités politiques distinctes. La première, celle de Lamonde, prône la construction prioritaire d'une culture civique commune, idéal républicain dont la laïcité et la neutralité religieuse de l'État constituent les piliers fondateurs, alors que la seconde, soutenue par Demers du point de vue du ministère et de la doctrine catholique, rappelle ce que les sociétés libérales doivent à la vie spirituelle et dénonce les limites et les écueils de cette prétendue laïcité « tout court ».

Si la sécularisation est le phénomène sociologique qui a trait aux conceptions du monde et aux modes de vie des individus, dont les manifestations ne sont pas toujours clairement repérables, la laïcisation, pour sa part, définit le processus politique clair et balisé d'autonomisation de l'État par rapport aux confessions, qui marque l'entrée dans la modernité et, pour Lamonde, en incarne l'idéal de liberté et de démocratie. Alors que ce dernier en défend la reconnaissance formelle, Demers affirme qu'elle ne doit pas cesser de représenter un *moyen*